

La visite

Autor(en): **Pim.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 37

PDF erstellt am: **11.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223451>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA VISITE.

NE joie qui tremblait l'avait envahie quand, sur le point de sortir, sa fille Blanche était revenue sur ses pas, lui dire :

— J'allais oublier, maman : nous t'attendons jeudi. Tu prendras le train de treize heures, tu descendras à Plaudèze. Et fais-toi belle, avait-elle ajouté avec un rire mi-léger, mi-appuyé.

Blanche avait épousé, grâce à sa beauté, Garraud, le brillant avocat. Il ne s'était arrêté ni à sa pauvreté, ni à la modestie de ses origines. Mais à aucun prix, Garraud ne voulut de la mère sous son toit. Point sotté ni vulgaire, elle eût cependant défloré le ménage distingué.

Blanche, d'abord choquée, essaya de le faire changer d'avis.

Garraud fut inflexible.

Elle se fit alors peu à peu très bien à l'idée que sa mère s'habituerait vite à vivre seule. Même, on ne la convia pas au mariage : les Garraud, tous gens représentatifs, eussent trouvé inconvenant qu'un parent affichât une belle-mère de si maigre lignage. Depuis, les relations s'étaient ainsi réglées : la mère n'allait chez sa fille que lorsqu'elle en était priée; la fille s'en venait tout courant chez sa mère une fois la semaine. Elle oubliait souvent. L'été, la vieille mère restait seule : les Garraud vivaient à la campagne.

Aussi, vous jugez de son émoi, de sa reconnaissance à l'ouïe de l'invitation inespérée.

Des amis des Garraud s'étaient étonnés à une réflexion des enfants : « C'est drôle, grand-maman n'est pourtant jamais venue ici ».

Il était indiqué de l'y convier une fois au moins.

Elle se mit incontinent à passer en revue les vêtements qu'elle porterait ce jour-là : la robe de soie noire avec un fichu qui jetait son reflet de douceur sur le visage ridé, le manteau de drap, la capote, les souliers, les gants, tout ceci dû à la générosité de Blanche. (Elle tenait à savoir sa mère présentable). Tout était en ordre, comme neuf. « S'il fait chaud, une ombrelle me serait bien nécessaire », pensa-t-elle. « Mais la mienne est fanée. Tant pis, je dirai que le soleil ne me gêne pas... On viendra peut-être m'attendre à la gare avec l'auto... Si au moins le ciel était un tout petit peu voilé, la chaleur m'incommoderait tellement ! »

Elle défit un pli invisible à sa robe, suspendit à l'air son beau manteau, passa un chiffon de laine sur des souliers qui luisaient comme miroir, et soupira après un temps sec. Car, bien entendu, en cas de pluie, la visite était renvoyée.

Vingt fois, la vieille mère consulta l'horloge, le baromètre. Elle eut une belle peur, la vieille, du grand jour : le temps parut se gêner. Elle n'osa se rassurer qu'en lisant les prévisions météorologiques de tout repos de son journal du soir, et en jetant un coup d'œil enchanté à un ciel étoilé juste assez.

Elle ne dormit guère, toutes ses pensées tendues vers la joie escomptée. Le premier rayon de l'aube la trouva éveillée : c'est pour elle qu'il filtra. C'est pour elle que, timidement, le premier oiseau essaya son chant. Pour elle que, glorieux, le soleil surgit dans un ciel sans nuage.

Elle se leva tôt après, ne pouvant rester inoccupée. Elle s'affaira de ci, de là, ôtant à tout hasard quelque imaginaire grain de poussière, déplaçant un objet, prenant son ouvrage, le posant, préparant son sac, incapable de penser à autre chose qu'à l'après-midi qui allait suivre.

Elle mangea à peine, partit une grande heure trop tôt et quand, enfin, le train fut en gare, elle n'osait encore croire à son bonheur en s'y installant. Horaire en main, elle dénombra à mesure les stations dépassées : six, cinq, quatre, trois, plus que deux, plus qu'une et le train atteindrait Plaudèze. Redoutant une erreur, elle se pencha vers son voisin :

— Nous allons arriver, c'est bien ça, se répétait-elle. Et son cœur battait à grands coups pressés qui l'empêchaient presque de respirer.

Enfin, le train ralentit peu à peu et stoppa. Des portières claquèrent. Quelques voyageurs descendirent, la vieille mère en tête, qui cherchait de tous côtés le groupe qui devait l'attendre.

Des employés crièrent :

— Ne descendez pas. Vous voyez bien que c'est un arrêt accidentel. En wagon !

Elle ne voyait rien, n'entendait rien. Machinalement, elle fit quelques pas, tandis qu'un garde-barrière approchait.

— Vous êtes bien pressée, ma bonne dame. Attendez la gare après le tunnel. Ce n'est ici qu'un arrêt de service. Montez vite.

Toute ahurie la vieille répétait :

— Je vais chez ma fille, Madame Garraud, à Plaudèze.

— Ah ! Si c'est comme ça, prenez ce sentier, Vous y serez plus vite. Un quart d'heure, et pas davantage.

Et, sans plus attendre, il donna un signal, répété par ailleurs et le train s'ébranla.

A cette vue, elle réalisa brusquement ce qui se passait :

— Mais, mais, pouvait-elle à peine articuler... mais, monsieur, je ne suis donc pas à la gare ? Arrêtez le train. On m'attend à la gare. Ma fille m'attend à Plaudèze avec les enfants. Arrêtez le train.

— Hé, ma pauvre dame, facile à dire. Mais comment voulez-vous que j'arrête un train parti ? Vous auriez dû me dire tout de suite que c'est à la gare que vous alliez. Vous n'avez donc pas vu qu'on est ici en pleine campagne ? Il ne vous reste rien d'autre à faire qu'à suivre ce sentier qui arrive sur la grande route, puis aller droit devant vous. Vous en avez pour dix, peut-être même cinq minutes, si vous vous dépêchez bien.

Ayant parlé, fort ennuyé, il s'éloigna à grands pas.

La vieille fut un moment avant que de mesurer son infortune et de se mettre en marche.

Qu'ils sont lourds, les vieux pieds, raide le sentier, longue la route blanche devant elle. Mais il fallait arriver au plus tôt : sa fille attendait. Bravement, elle supporta la fatigue, le soleil brûlant, et marcha, marcha bien plus que les cinq minutes prévues. Hélas ! Peu à peu, la poussière du chemin couvrit son beau costume d'une terne livrée grise. La sueur colla les mèches de cheveux que s'échappaient de la capote. Elle avançait cependant n'ayant qu'une idée : arriver. Elle aperçut à un tournant la petite gare. Quelques promeneurs attardés y conversaient encore qui redoublèrent son courage. Elle avait chaud à tomber. La tête lui tournait. Ses vieilles jambes tremblaient. Allons. Un dernier effort, le but est proche.

Blanche s'était décidée, pour édifier la domesticité à aller elle-même à la gare avec les enfants. En pimpante toilette blanche, la jeune mère et ses deux filles formaient un groupe charmant. Et Garraud, que des affaires amenaient tout près, vint harmonieusement le compléter. Le train arrivait. Les premiers voyageurs déferlaient sur le quai. Blanche lui sourit. La foule peu à peu s'écoula. Blanche fronça les sourcils.

— Ah, ça ! maman les aurait dérangés pour rien ? Manqué son train ? Non ; pas possible. Elle avait sûrement pris ses précautions. C'était même un classique sujet de plaisanterie autrefois que cette hâte d'arriver toujours trop tôt à la gare. Garraud s'impatientait : Sa belle-mère serait-elle devenue taupe qu'elle mette tant de temps à les repérer !

Les enfants firent en courant le tour de la gare et revinrent, déçues. Pas de doutes. Grand-maman n'y était pas.

— Charmante, ta mère, ne put s'empêcher de dire Garraud, vexé.

— On ne m'y reprendra pas, ajouta Blanche. En tout cas ; conclut-elle sèchement, la visite est faite.

Puis, surmontant son dépit, elle prit le bras de son mari et ils firent demi-tour.

Ils avaient dépassé les dernières maisons du village quand, rouge, hors d'haleine, décoiffée, grise de poussière, la vieille mère apparut devant la gare.

L'apercevant, un quidam attablé lança :

— Oh ! cette vieille. Regardez-la donc avec ce chapeau sur l'oreille, ces joues d'écrevisse, elle trotte comme un chien à la piste. Courez pas si fort, la petite mère. C'est trop tard !

Elle entendit ces propos et les rires mal déguisés qui les accueillirent comme elle atteignait le quai : désert. Que devenir ? Elle entra dans la salle d'attente, lissa tant bien que mal ses cheveux, épousseta ses souliers. Mais dans une vitre se reflétaient son visage congestionné, ses vêtements défraîchis, son air hagard.

Elle sentit posés sur elle, si elle avait encore le courage, de les affronter, les yeux railleurs de Garraud, les yeux furieux de Blanche.

Comment la recevrait-on ? Comment faire comprendre ce qui s'était passé ?

Tout subitement, une lassitude extrême l'envahit. Elle vit l'impossibilité de se présenter chez sa fille sous cet accoutrement.

Ainsi, sans qu'il y soit de sa faute, stupidement, la lumineuse journée était perdue pour elle.

Ainsi, elle s'était tant et tant réjouie et elle se trouvait frustrée de sa nécessaire part de joie...

Poignant, le sentiment de sa morne existence l'étreignit.

Alors, accablée, elle se laissa choir sur un banc, pauvre petite vieille tassée, honteuse, désolée, que le prochain train ramena dans son logis solitaire.

Pim.

Au Bourg, prolongation de la « Chanson de Paris » avec le populaire Maurice Chevalier. Depuis une semaine la coquette salle de la rue de Bourg ne désemplit pas et chaque soir on refuse du monde.

CHEVALIER, le spirituel artiste de musc-hall, l'artiste de cinéma le plus connu.

CHEVALIER, le réputé diseur aux gestes sobres et élégants, le chanteur à la voix bouleversante.

CHEVALIER, l'idole de Paris, devenu l'idole du monde entier.

CHEVALIER, qui vous dire, en un « laïus » charmant et bien français ses impressions sur Hollywood.

CHEVALIER, qui détaillera pour vous ses chansons les plus connues : « Valentine », « Dites-moi, ma mère », « Nous avons des ananas, Louise ». Téléphone 26.783.

Pour la rédaction : J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



POUR OBTENIR DES MEUBLES

de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.

Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse

MEUBLES PERRENOUD

Succursale de Lausanne : PÉPINET-GRAND-PONT

S. Geismar

Chapellerie. Chemiserie. Confection pour ouvriers. Bonneterie. Casquettes.

Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE

Kostenlos
verlangen Sie hochinteressante Bücherprospekte (Interessengebiet angeben).
Seltene Gelagenheiten.
Sonnen-Verlag
Berlin-Tempelhof